



**ATELIER D'ÉCRITURE  
10-14 AOUT 2011  
FAR° FESTIVAL DES ARTS  
VIVANTS/NYON**

## **NI RIVERAIN, NI TOURISTE**

Envie de parler de la réalité, de décrire des oeuvres, mais aussi ce qu'il y a autour, ce qu'on appelle le contexte, la ville par exemple aujourd'hui.

13h. Le décor du far° est planté. Sur les quais de Nyon, une caravane blanche fait discrètement office de billetterie. À la fenêtre, un jeune homme qui semble être le vendeur mange son sandwich. Porte-monnaie à la main, une femme s'est arrêtée pour fouiller dans son sac et en sort une liste de spectacles soigneusement manuscrite. La file défile. Je me retourne. Tout sent l'attente. Comme ce rideau de perles bercé par le vent et scintillant au soleil, qui voile légèrement l'envers d'un décor qui sera révélé au public dans quelques heures. Marquant la limite entre la ville et la scène du festival, il m'invite à franchir sa cascade de diamants pour découvrir un microcosme en devenir. Je ne suis ni riveraine, ni touriste, ni encore moins comédienne ou membre du staff. Pourtant, je suis dans ce décor. En suis-je actrice ou spectatrice? J'en profite pour tendre l'oreille, attentive au choix des spectateurs. Une dame demande un billet pour le spectacle du

jour, on lui répond qu'il y en a plusieurs, elle ne savait pas, elle n'avait pas lu le programme. Pour elle, venir voir quelque chose, c'est ce qui semble importer avant tout. Tout à l'opposé, ce qu'elle n'a pas eu en mains, le programme qui présente les spectacles, est très fouillé. Chacun d'eux bénéficie d'un descriptif, voire d'une image, d'un entretien ou d'un texte. Avec le spectacle viendront des discussions, une table ronde. La parole y est abondante, c'est même le thème du festival cette année : «On parle de toi». Se présenter dému- ni, tout nu, devant un spectacle, ou se présenter chaudement informé, ce sont deux options. Comment adopter les deux postures, être à la fois naïf et penseur? Voilà un chantier d'écriture en perspective, qui trouve un débouché dans les colonnes de ce journal.

*Sonja Evard, Raphaëlle Renken, Brigitte Audeoud,  
lundi 10 août 2010*



**L' AUTRE CONTINENT**  
**LE CLUB DES ARTS / SÉBASTIEN GROSSET**

## L'AUTRE CONTINENT

L'autre. Ce continent qui m'attire et dont je ne sais pourtant rien. Rien. Rien à part ce guide de voyage jauni et usé. Cette nature sauvage dans laquelle je voudrais poser mes valises, construire mon avenir, vivre mes rêves, me souvenir et mourir enfin. Pour ne plus hériter. Sur la scène en forme de «U», trois personnages se réchauffent autour d'une vodka ressassant inlassablement de leurs voix monocordes les mêmes palabres : l'automne, le temps, le blé qui pousse et le temps qui passe. Qu'ont-ils à se dire dans leur insondable tristesse ? Un personnage surgit soudain brisant cette boucle infernale pour nous conter l'histoire de sa tribu familiale. Une tribu qui semble perpétuer son héritage à travers l'écriture d'une pièce de théâtre éternellement inachevée. Deux pianistes ponctuent le discours, paraphrasant ce concert théâtral d'une mélodie elle-même en mode répétition. Qu'avons-nous reçu en héritage ? Que voulons-nous léguer aux générations futures ? Nous transmettons pour mieux disparaître. À moins que cela ne soit l'inverse. Sommes-nous tous des semeurs de graines ? Et des champs de blé immuablement figés au rythme des saisons ? À quelle espèce culturelle appartenons-nous ? Sé-

bastien Grosset explore l'univers émotionnel de cet héritage. Avec ivresse. Tantôt mélancolique, pesant, agacé, rassurant, nostalgique, agressif. Que suis-je sans mes aïeux ? Que seraient-ils sans moi ? Mon histoire a-t-elle un sens dans l'avenir de l'humanité ? Entremêlant sons vocaux et rythmes musicaux, brouillant les limites de l'audible et semant la confusion dans le champ sémantique, les comédiens lisent leurs partitions et les musiciens jouent leurs textes créant une composition qui entre en résonance avec le disque usé d'une saga familiale dont la flamme s'éteint à petit feu. Est-ce pour mieux installer ses racines dans un ailleurs plein d'espoir ? Je repars avec la liberté et la richesse infinie d'imaginer comment nourrir mes propres relations familiales. Happy end.

*Sonja Evard,  
jeudi 11 août 2011*

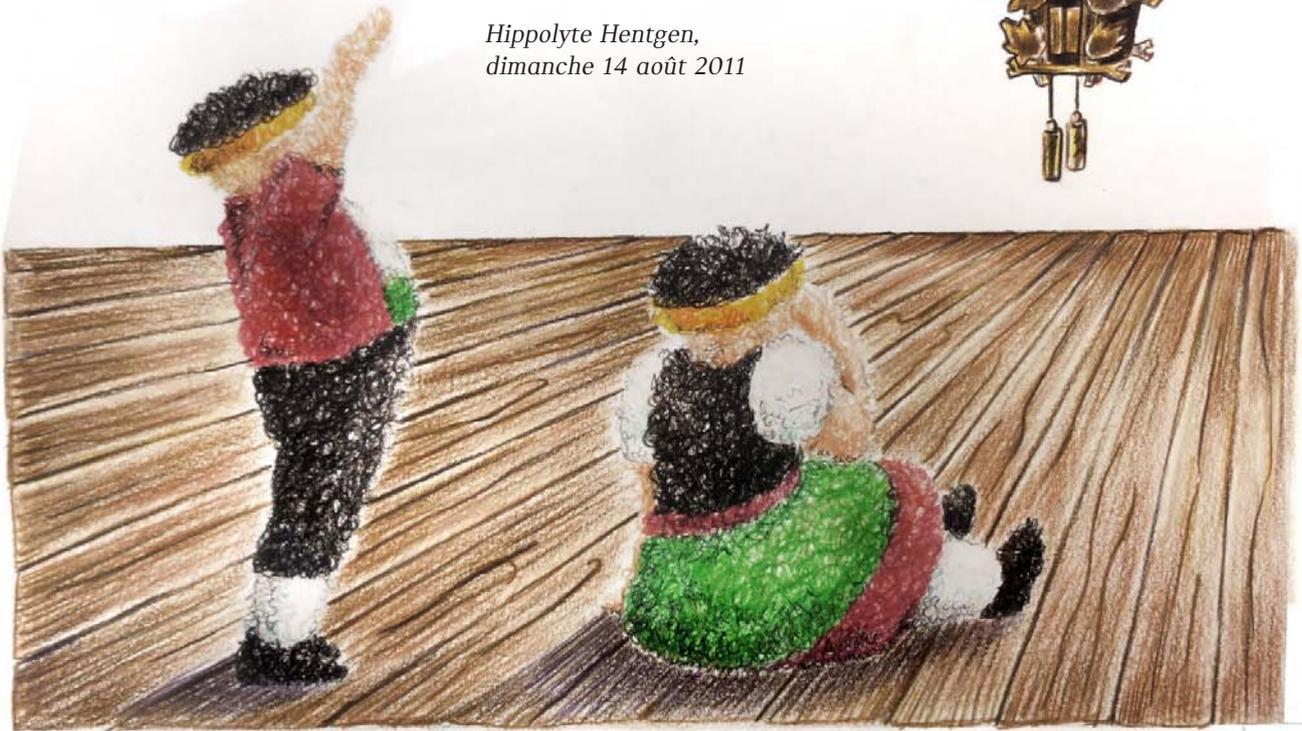


À propos de L'AUTRE CONTINENT  
de Sébastien Grosset / Le Club des Arts

*Hippolyte Hentgen,*  
samedi 13 août 2011

À propos de HELVET UNDERGROUND  
de Clédât & Petit-Pierre

*Hippolyte Hentgen,  
dimanche 14 août 2011*



## **VARIER-SURVIVRE**

« Il peut parler, mais personne ne comprend ce qu'il dit »  
Thé-température-météo-vodka-Afrique  
Les mêmes phrases continuellement répétées.  
Ne diffèrent que leurs agencements.  
Agencements ou arrangements.  
Variations. Il se dit toujours les mêmes choses.  
Tout varie, sauf ce qui est dit.  
Ce qui est dit est en outre toujours dit de la même façon.  
Variations sur un contenu invariable.  
Durant deux actes, immuables et lancinantes superpositions de redites.  
Puis, au début du troisième, on apprend que ce qui va être dit a peut-être été écrit sous LSD.  
Alors, bien que ce soit toujours les mêmes, ils prennent un sens différent, les mots. Agencements différents d'un nombre limité de phrases.  
Nombre de combinaisons irreprésentables.  
C'est peut-être épuisant, mais inépuisable.  
Mais, surtout, c'est la vie.  
C'est exactement la vie.  
Redire sans cesse les mêmes choses aux mêmes gens.  
Les mêmes discours continuellement recyclés.

Mais, pour ne pas mourir de démence, varier, un peu.

Variation, ou alors décider de se taire.

Variation par le rythme, l'ordre, le volume, les intonations, etc.

Variation pour garder, tout de même, et si possible jusqu'au bout, l'impression d'être des individus particuliers.

Et non les rouages programmés d'une absurde horloge à langage.

*Joël Maillard,*

*jeudi 11 août 2011*

## L'AUTRE CONTINENT

Installé, le spectateur lève la tête. Il réalise qu'il est cerné d'un dispositif scénique en forme de «U». Nous sommes dans une fosse. De part et d'autre, trois lecteurs se tiennent debout devant un lutrin. En face, deux pianos se jouxtent. Six haut-parleurs sont suspendus. Tout est posé : l'importance de la parole, de la musique et du son. La pièce est construite sur la variation des phrases brèves du 1er acte : le personnage Ivan Ivanytch, le thé chaud qui refroidit, le samovar, le temps beau qui vire à la pluie, la vodka. Nous sommes en Russie. Ces phrases s'entremêlent à d'autres variations, celles de la musique du générique de Laurence d'Arabie. On est en plein désert. De façon récurrente, des déliquescences verbales et musicales fleurteront avec le genre de la poésie sonore.

Les premières phrases échangées entre les acteurs résument la complexité des voix dans la pièce. Les mots émanent de droite et de gauche, ping-pong verbal qui crée un effet stéréo. Qui parle? Où? Des éléments enregistrés entrent dans la ronde, cette pièce en trois actes devient rapidement virtuose. Quel en est le sens?

Brisant ce rythme éreintant, un personnage

un peu gauche intervient entre les actes. Il conte l'histoire de ce qui nous est joué. Il était une fois son arrière-arrière-grand-oncle qui avait écrit en Russie au XIXe siècle le premier acte d'une pièce. Le manuscrit était passé de mains en mains, d'oncles en neveux. Chacun d'eux y avait contribué, rédigeant un nouvel acte d'après les indications de l'oncle décédé. Celles du dernier d'entre eux sont démentes, laissant le narrateur impuissant.

Le dénouement achève de briser les codes du spectacle déjà mis à mal. Les récitants s'émanicipent de leur rôle. Influencée par son propre texte, l'une partira en Afrique. Le narrateur, laissé seul sur scène, finira lui aussi par céder à la tentation du voyage...

*Raphaëlle Renken,  
jeudi 11 août 2011*

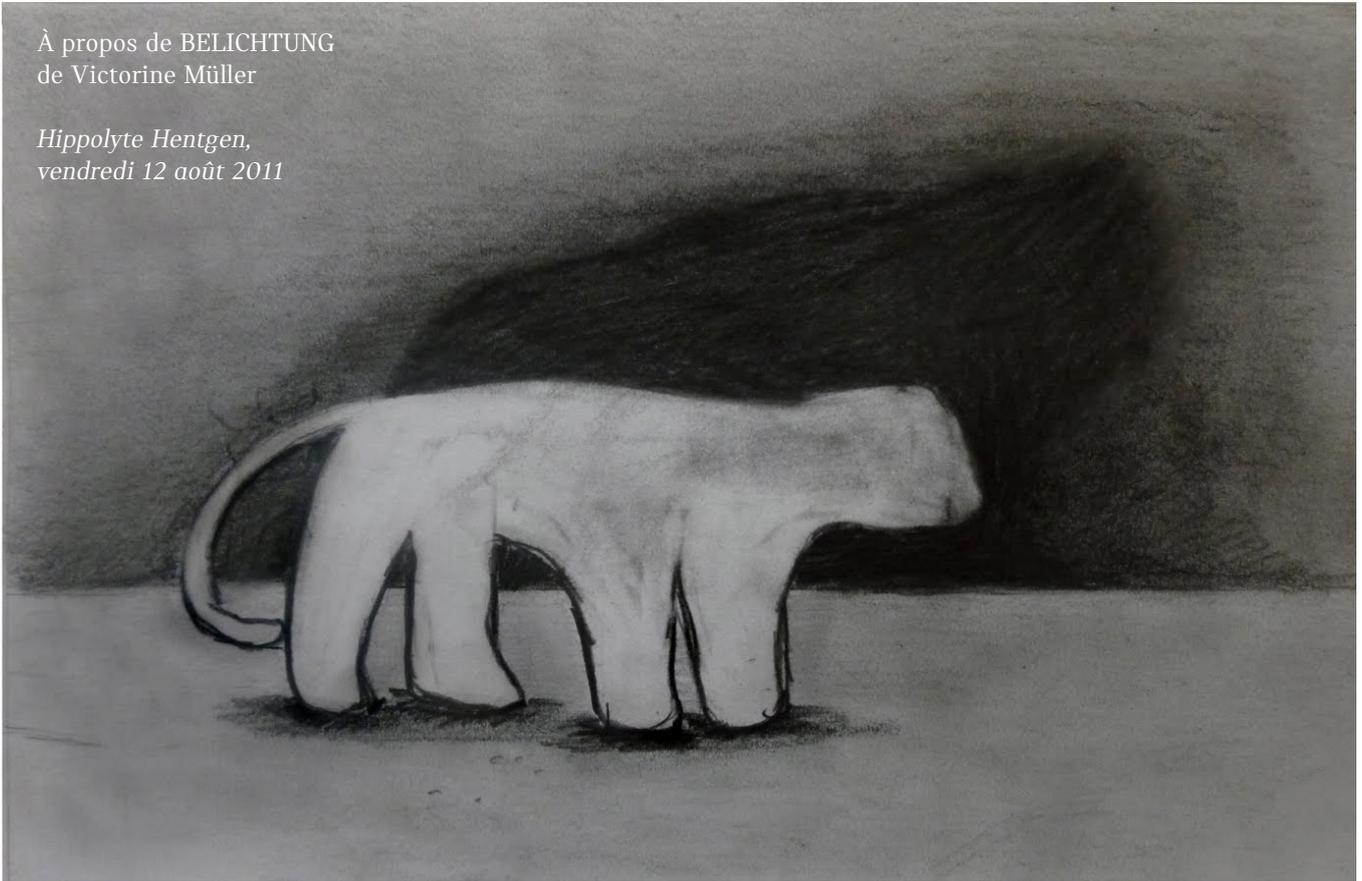
## **LE TEXTE COMME FIGURE DE LA TRANSMISSION**

À plusieurs niveaux, le texte comme rebut, comme legs. Un arrière-arrière-grand oncle lègue à son petit-petit-neveu le premier acte d'une pièce à rejouer dans le futur. La compagnie la transmet aux spectateurs qui recueillent ces legs, ce texte. Texte mais aussi travail d'un texte, déformé, répété, retransmis sous une forme décalée, lancinante, répétée jusqu'au trop-plein. Une transmission répétée, rejouée. Un héritage qui se reconstruit infiniment. Je dirais, sous nos yeux, à travers plusieurs générations et jusqu'à aujourd'hui. Le legs reste et se remodèle, il change de forme du 19ème siècle à nos jours. Les ancêtres, successivement, rejouent le tout premier acte et ajoutent le leur. L'acte de chaque génération, 4 actes. Nous, spectateurs, sommes assis ensemble, dans une fosse - d'orchestre ou commune(?) - et la compagnie, joue comme un orchestre, sur la scène qui nous étreint, nous entoure, comme toute transmission nous entoure, nous affecte.

*Brigitte Audeoud,  
mardi 11 août 2010*

À propos de BELICHTUNG  
de Victorine Müller

*Hippolyte Hentgen,*  
*vendredi 12 août 2011*



**DÉPRODUCTION**  
**PERRINE VALLI**



## DÉPRODUCTION 1/4

La cour - le bar - la table - les chaises - l'entrée - une file - des spectateurs - un billet d'entrée - un flyer

Des places - une scène - une black-box - une salle - des projecteurs - un regard - une trace - une place - une attente - une voisine - le haut - le bas - les poutres - des spectateurs - une attente - du noir - de la lumière - du bruit - des pas - des mots - des chuchotements

Un garçon - une frontière - le Japon - un cadre - ses chaussures - son pantalon - son T-shirt - l'anglais - des surtitres - le français - un état - l'état - l'être - l'attente - le temps - le reste - le passage - la frontière - la question - la venue - la culture - la bourse - la boursière - le saké - l'héritage - le geste - la rencontre - le conflit - l'espoir - l'attente - l'arrivée - la France - la culture - la chambre - la nuit - le saké - le bar - la danse - l'attente - le geste - le japonais - le dossier - le projet - les projets - le trop - le plein - l'attente - le vide - la recherche - le prénom - le nom - le voyage - l'avion - l'immobilité - l'attente - la contrainte - le non - la rage - l'affrontement - l'argent - le billet - la vente - l'audience

La nourriture - la venue - le travail - la fatigue - la paresse - la cigarette - la démonstration - la force - l'échauffement - le spectaculaire - le sol - le hip-hop - la force - la féminité - l'escalier - l'arrivée - la scène - le rideau - la table - la fille - la danseuse - le danseur - la chorégraphe - la boisson - le Coca-Cola - la rencontre - l'amour - la féminité - le stéréotype - l'usure - le sens commun - le préjugé - le féminisme - les USA - Merce Cunningham - le travail - les travaux - manger - vivre - survivre - la double journée - le gaspillage - le temps - le cours de danse - la danse - l'Amérique - la liberté - l'argent - l'entraînement - Berlin - les artistes - le loyer - le retour - la maison - Tokyo - la sexualité - le Japon - l'Europe - Coca-Cola - la fille - le modèle - l'être - le sexy - le non-sexy - les talons - les chaussures - les pieds - la démarche - la chorégraphe - la fenêtre - l'amant - le français - l'arrivée - le départ - le détachement - la douleur - le geste - le tremblement de terre - l'oubli - un oubli - le temps - le corps - le croquevillement - le mariage - la sécurité - la démarcation - la contre-culture - le gain - la victoire - le gratte-ciel - le septième ciel - l'ascenseur - le champagne - le corps - le modelage - le modelé - la répétition -

*Brigitte Audeoud,  
samedi 13 août 2011*

## DÉPRODUCTION 2/4

Un carré, le noir, 4 protagonistes, 2 présences, 2 absences, 2 corps, un homme, une femme.

Des mots, des faits, 2 témoignages, le réel. Une fiction, un conte.

Le Japon, une résidence, du saké, 2 rencontres, 2 cultures.

Des récits. Le sommeil, la mort. Le collectif, la peur, le tsunami, les deuils. Gaman, le contrôle.

Une création, les Japonais, la production, les contraintes, les improvisations, le rien. La simplicité. La difficulté.

La danse, la parole, la réalité, les rencontres, les répétitions, les mangas, les images, l'érotisme, les onomatopées, les gestes, les anecdotes, du hip hop, une blessure, une danse.

Le danseur, une empathie.

Les autobiographies, la publicité, le Coca-Cola. La séduction, des différences. La beauté, la sensibilité, l'excitation.

La fiction. Une inconnue, un bar, un conte, des enfants. Le décrochage, mon absence.

La musique, aucun souvenir.

Une tentative. La chorégraphe, les autres. La déproduction, la production. Son vécu, sa résidence, ses rencontres, son histoire, mon espace?

Zéro question.

De la sympathie. Aucune envie. Mon imaginaire, mon intellect, un vide.

Sa créativité, son esthétique, la banalité. L'autobiographie, l'impulsion : la question.

Une araignée

*Joël Maillard,*

*samedi 13 août 2011*

## DÉPRODUCTION 3/4

Un plateau / des inscriptions / du japonais / une bande de sécurité / une étroitesse / la proximité / un Japonais / ses lunettes / son récit / l'anglais / la danse / une rencontre / une étrangère / une chorégraphe / une résidence / son inactivité / la gestuelle / le saké / le nombrilisme / les différences / l'énergie / le minimalisme / des postures / gaman / le didactisme / les différences / la politique / la culture / la difficulté / l'argent / les jobs / le saké / le leitmotiv / le rire / le racolage / les répétitions / la recherche / les stratégies / l'improvisation / le processus / la pédagogie / l'exigence / la précision / le pouce / le bras / l'alignement / l'Europe / des ateliers / la Tour Eiffel / le Hip hop / la blessure / les béquilles / le buste / le sol / la citation / le solo / une femme / la passation / du japonais / le genre / des talons / une jupe / le noir / la queue de cheval / le double / une table / une citation / des spectacles / le récit / une danseuse / la danse / la formation / la colloca-tion / la rencontre / la répétition / l'intime / le chagrin / la longueur / l'épuisement / Coca-Cola / les marches / les filles / les poupées / le japonais / le mime / l'abstraction / la danse / la citation

/ la musique / le tremblement / l'imprécision / l'insatisfaction.

*Raphaëlle Renken,  
samedi 13 août 2011*

À propos de DÉPRODUCTION  
de Perrine Valli

*Hippolyte Hentgen,  
samedi 13 août 2011*



## DÉPRODUCTION 4/4

Une scène. Un danseur. Récit.  
Tokyo. Une chorégraphie. Sensation. Vide.  
Saké. Rencontre.  
Proposition. Projet. Danse.  
Studio. Concentration. Marche. Démonstration.  
Masculinité.  
Corps. Gestuelle. Vision. Consigne. Exploration.  
Mouvement. Recherche. Simplicité. Sobriété.  
Energie. Contrariété. Contrôle. Persévérance.  
Contrariété.  
Frustration. Colère. Contenance. Nouveauté.  
Humour. Le geste. Sa précision. Découverte.  
Tokyo. Performance. Succès.  
Promesse. Voyage. Travail. Europe?

Même danseur. Paris. Consigne. Day-off. Repos.  
Ballade. Rue. Un groupe. Du hip-hop.  
Même danseur. Son corps. Son âme. Le rêve. La danse!  
Son genou. Une blessure. Des béquilles. Deux semaines. La fin?  
Honte. Colère. Vide.  
Improductivité. Exploration? Inconnu.  
La scène. Le danseur. Ses mains. Deux cygnes.  
Une parade.

Intimité. Emotions. Beauté. Le geste.  
Surprise. Arrêt. Frustration.  
Sensation. Brutalité. Interrogation.  
Le fond. La salle. Une femme. Sa voix. La rencontre.  
Le danseur. Même femme. Un échange.  
Transmission. Hors-champ. Une langue.  
Le spectateur. L'incompréhension. Suspens. L'attente.  
Le danseur. Disparition.

Une Japonaise. La scène. Une table. Son histoire.  
L'envie. La danse. Le rêve. L'exil. Les Etats-Unis.  
Berlin. Retour. Tokyo.  
Mouvement. Danse. Gestuelle. Imprécision. Fragilité.  
Le travail. La marche. La féminité.  
La table. L'élément. La récurrence. Un concept.  
Le déjà-vu.  
L'argent. La danse. Le travail. Le champagne.  
La Japonaise. Un Européen. Deux cultures. Un couple.  
Leur discussion. Le mariage. Le refus. L'incompréhension. La séparation.  
Le bar. Même Japonaise. Son chagrin. Le champagne.  
La fenêtre. L'autre. Le souvenir. Musique.

Nostalgie. Tristesse. La force. L'émotion.  
Les souvenirs. L'enfance. Le prince. La princesse.  
Les projecteurs. La nuit.

La fin. Le public. Les applaudissements.  
Les danseurs. Leur révérence.  
Les applaudissements.  
Les danseurs. La chorégraphe. Leur révérence.  
Les applaudissements. Le public. La sortie.  
La scène. Le vide. Le sol. Les marques.

La signature de Perrine Valli.

*Sonja Evard,*  
*samedi 13 août 2011*



**PRÉSENTATION  
2B COMPANY**

## PRÉSENTATION

PRÉSENTATION de la 2B Company apparaît comme une performance en chantier, un acte créateur en devenir. Poussant l'exagération de la parodie au ridicule caricatural, les performeurs semblent parodier leur propre jeu parodique. Ils amplifient l'imitation de leurs gestes et de leurs mimiques jusqu'à l'exagération absurde et poussent la diminution d'eux-mêmes jusqu'à la satire du ridicule de soi. L'arroseur arrosé par une mise en abîme surréaliste, drôle, tendre et divertissante. Du brut de chez brut.

D'abord, cette volonté sonore, ce choix musical entre musique d'ascenseur et centre de fitness tout droit sorti de la croisière qui s'amuse. Le travail de scène est constitué exclusivement d'objets dénichés dans la salle communale de Nyon : six cintres, trois balais, trois plateaux de sommelier, une table de bistro, une nappe et six caisses en plastique, un rouleau de tapis vert synthétique, une chaise à roulettes, un chapeau, une table de cuisine jaune. Les performeurs : deux femmes et un homme. Des mouvements exécutés avec précision, une présence du corps, a priori malhabile, mais pourtant maîtrisée et surtout des visages à

l'air idiot. La constance parodique de la performance frappe.

La parodie, cet être généreux qui utilise à la fois le cadre, les personnages, les expressions et le fonctionnement d'une œuvre pour s'en moquer. De qui se moque-t-on ? Des spectateurs ? Des soirées locales de gymnastiques et de leurs interminables ballets d'enfant ? Ou des performeurs ? Poussant ainsi à l'excès le travail du corps et la mimique se moquent-ils au final d'eux-mêmes ? Ont-ils tenté de faire l'expérience de « tout le grotesque qui est au monde » cher à Alfred Jarry ?

*Sonja Evard,*

*samedi 13 août 2011*



27

**CMMN SNS PRJCT**  
**LAURA KALAUZ / MARTIN SCHICK**

45

practical practical

practical

## **CMMN SNS PRJCT 1/2**

Comment voir CMMN SNS PRJCT sans perdre son froque ?

Mon voisin a perdu son pantalon durant un spectacle sans voyelle! Il est passé de son corps à celui de l'interprète sur scène. Charmant Martin Schick, qui nous accueille sourire aux lèvres, en slip et chaussettes, devant un étal d'objets. Vous voulez cet objet? Il est à vous! Et de distribuer en toute simplicité. Et maintenant, aux spectateurs de jouer: je suis nu, qui m'habillera? Qui a un t-shirt? De bonnes âmes dans la salle, répondant au don initial, fouillent dans leur sac ou se déshabillent. Mais Martin corse l'échange: vous me l'offrez? Vous me le prêtez? Vous me le louez? Vous me le vendez?

Habiller les autres! Nous avons tous charitablement offert une couverture, nippé une copine qui rentre d'un long voyage; comme elle doit être reconnaissante! Et puis, voir nos habits sur quelqu'un, c'est un peu une réminiscence de nos jeux d'enfants. Mais l'acteur continue de corser l'échange: il refuse un pantalon. La main sur la braguette, l'homme est prêt à se mettre à son tour en slip et chaussettes. Que l'interprète soit nu sur scène, c'est son boulot, n'est-ce pas? (La chair

des interprètes). Mais que la salle se dénude volontairement, c'est fort!

Se voir refuser un objet qu'on offrait charitablement, voilà qui est vexant: le pauvre s'offrirait-il le luxe de choisir? Ou l'acteur est-il tombé dans la marmite de la consommation? L'interprète serait déjà au pas du capitalisme quand la salle baigne encore dans le marxisme! Pendant ce temps, l'acteur tergiverse encore sur le pantalon, si bien qu'il revient au prêteur. Trop tard, il ne veut plus se défroquer. Et voilà que mon voisin, qui avait déjà prêté ses baskets, fait le grand je: il se lève et déboutonne son pantalon! Interloquée, je le vois glisser sur ses jambes; il porte un boxer à carreaux, rien ne dépasse, ouf!!! Résultat des courses, Serge récupèrera sa Rolex, Foofwa perdra son t-shirt, Robert récupèrera ses baskets et son pantalon avec CHF 10.- en prime.

Or, à la sortie du spectacle, Robert fait ses poches et découvre un mouchoir ensanglanté. Ce dernier avait fait l'objet de nombreuses tractions dans le spectacle: saignant du nez, l'acteur avait réclamé de l'aide. Vite, un homme secourable lui avait tendu un mouchoir. L'acteur veut le lui payer, quel camoufle! Mais devant son insistance, l'homme accepte 50 cents. Ne

les ayant pas, l'acteur les emprunte avec intérêts et contracte des dettes auprès d'un réseau de spectateurs.

Bref, mon voisin croise Martin au bar. La situation est embarrassant : nous ne sommes plus dans l'espace fictionnel du théâtre, retour à la vie normale. Or, ce mouchoir est un lien entre l'espace fictionnel et l'espace réel. La femme qui avait reçu un étendage à linge était repartie satisfaite ; elle avait gagné un objet pratique dans un spectacle ! Mais un mouchoir ensanglanté ? ! Robert regarde Martin : que faire... Bingo ! Martin Schick et son acolyte, Laura Kalauz, ont gagné ! Ils ont réussi à troubler le retour au quotidien, à créer un spectacle qui a des conséquences sur le réel.

*Raphaëlle Renken,  
dimanche 14 août 2011*

## **CMMN SNS PRJCT 2/2**

Je vois pour la deuxième fois CMMN SNS PRJCT de Laura Kalauz et Martin Schick. J'entre dans la salle sur fond de musique d'ascenseur. Sur scène, un homme et une femme vêtus de sous-vêtements posent devant un présentoir blanc sur lequel reposent des objets munis d'un numéro. La pièce semble démarrer sur un loto d'un genre particulier. Who wants that ?

Jusqu'à cette question, je souris du tour joué au public, car je crois parfaitement connaître la trame du spectacle. Je suis rassurée et pourtant je ne peux m'empêcher de ressentir un inconfort. Ayant quitté la posture confortablement naïve du spectateur qui se rend à la Première, je réalise avec stupeur que ma position d'observatrice qui voit pour la deuxième fois me rend soudain complice de la réussite de cette performance. Le trac s'installe à travers cette mise en retrait. Le fait de connaître les éléments à l'avance, mais de ne pas maîtriser la réaction d'un public différent me met dans une situation délicate. Une scène se joue une fois. What's the piece ? Personne dans le public ne reconnaît la scène jouée. Les performeurs la jouent une deuxième fois. Nouveau silence. Le passage est repris une troisième fois.

Je commence à suer. L'angoisse monte. Comment vont-ils s'en sortir si personne ne mentionne le titre? Je ne tiens plus sur ma chaise. J'ai envie de crier la réponse pour que la pièce avance puisque c'est bien de cela que dépend la réussite de la performance. Consciente de savoir, je me sens étrangement responsable de cet exercice relationnel. Les acteurs rejouent la scène une quatrième fois. Une voix crie la réponse et me sauve de l'insupportable trahison que j'étais prête à faire en révélant le titre que je connaissais par avance puisque j'avais déjà vu la pièce.

Proposant la construction d'un espace entre public, individus et performeurs, le spectacle s'articule autour de la capacité de chacun à donner du sens à l'échange pour se réunir autour d'un projet commun. Le théâtre n'est plus ce lieu dans lequel se joue une fiction divertissante dans un temps limité et pour laquelle chacun a payé son billet. Pensé comme la possibilité d'une intervention dans la réalité, il devient un lieu d'interactions posant progressivement le cadre de relations vraies et sincères : donner, recevoir, échanger. Le ton de la pièce est posé. Arrêtons-nous quelques instants sur cette logique du profit économique et réfléchissons. Quels rapports sociaux régissent notre société? Comment se com-

porte-t-on face à l'argent? Sommes-nous manipulés par une économie malade de son capitalisme? Notre société est-elle si déshumanisée, qu'elle en oublie ses valeurs primaires? Un geste simple en apparence que le don. Pourtant, il faut pouvoir le faire avec plaisir, accepter de recevoir en retour ou de perdre démocratiquement. Simple, drôle et efficace, CMMN SNS PRJCT interpelle et nous rappelle à la richesse de notre humanité.

*Sonja Evard,  
dimanche 14 août 2011*

**STÉRÉO**  
**CHRISTOPHE JAQUET**



## STÉRÉO

Samedi soir, far° de Nyon, la salle est presque pleine. STÉRÉO de Christophe Jacquet, double histoire : pour l'oreille droite, pour l'oreille gauche. En face des spectateurs, 2 DJs assis en tailleur nous tourment le dos. Chacun devant son bac de microsillons. Sur les bacs, les platines et derrière, des enceintes. Les deux cherchent dans leur bac respectif. Un nombre incalculable de fois, ils sortent, nous montrent, à peine, et contemplent entre eux les pochettes, semblables le plus souvent.

En discussion ce matin dans l'atelier d'écriture, chacun avait une interprétation différente de cette scène. Une chose est sûre, le dispositif s'éternise et joue avec les nerfs du spectateur, on peut connaître ou non ces disques, avoir lu le programme ou arriver naïvement comme dans mon cas. J'arrive d'ailleurs. La longueur défait le plein, le trop, se crée un degré minimum de sollicitation.

Comme un calque, ils se lèvent ensemble, se placent au même moment derrière les platines, regardent ailleurs. Attente du son, de la musique. Gêne d'être face à ce duo l'air absent, sensation d'un dédoublement. Je perçois le grincement qui sort des haut-parleurs. Pour moi, le grincement assommant des disques rayés, d'une absence de

son. Attendre la musique, la « vraie » musique, qui ne vient pas, malgré le nettoyage successif des galettes, il n'y a qu'une brosse.

Jeu sur le son des deux platines, ou plutôt du crissement, qui se décale, se recule, se fond à nouveau. Jeu de la maîtrise, maîtrise du presque rien pour les performeurs, maîtrise de l'attente pour les spectateurs. Un spectacle de maîtrise des codes du spectacle: prendre son billet, s'asseoir, voir, écouter. Le temps appartient aux artistes. Le spectateur achète cette place, donne son temps. Mieux vaut être initié, savoir que la règle que se donne l'artiste n'est pas la règle du spectateur. En attente d'éblouissement, le mot déception vient alors qu'interviennent justement un léger changement de son et de rythme, qui nous sortent d'une léthargie rampante.

La pièce avance, un degré de plus dans le malaise. Des enceintes sort un souffle rauque, toulé par l'ouverture simultanée de la bouche des DJs. Successivement, l'un, l'autre... comme pour laisser passer le souffle électronique. Le doute de faire face à des hommes-machines : code du spectacle. Performance sonore de nature complexe et degré d'intensité faible.

Sortie : visages perplexes des spectateurs.

Fin de l'atelier d'écriture 2011.

*Brigitte Audeoud, dimanche 14 août 2011*

**YVANE CHAPUIS**  
**L'INVITÉE**



## **COMPTE-RENDU DE MON EXPÉRIENCE DE L'ÉDITION 2011 DU FAR°**

J'ai animé la première semaine des ateliers d'écriture du far° en août 2011. Chaque matin était consacré à des séances de discussion sur les spectacles vus la veille ou l'avant-veille et les après-midi étaient dédiés à l'écriture. Chaque soir vers 17h j'avais pour mission de transmettre au journal local un article de 500 signes environ pour qu'il paraisse le lendemain. L'ensemble des textes produits était par ailleurs en accès libre sur le site du festival et se voyait également mis à la disposition des spectateurs à l'entrée des salles du festival.

Les participants comptaient un petit groupe de jeunes artistes en résidence au festival surnommé WATCH AND TALK et des spectateurs qui avaient fait la démarche de s'inscrire au préalable.

Les discussions ont eu la chance de se teinter d'emblée d'une approche très sensible de l'art, probablement parce que les participants venant de cultures diverses (différentes formations, différents âges, différents engagements dans le monde de l'art et de la culture), il était nécessaire de trouver un langage commun qui se démarque des habitudes de langage de chacun.

Le protocole mis en place se fondait d'une part sur le contexte même du festival (on ne peut pas tout voir puisque plusieurs pièces se jouent en même temps) et d'autre part sur la nature des formes artistiques montrées (des formes performatives, qui par essence n'existent qu'au moment même de leur re-présentation).

Le protocole se fondait ainsi sur la nécessité de la description des œuvres, de leur récit en somme, pour pouvoir en parler et par extension les analyser.

C'est probablement ce récit fait aux autres, à ceux qui n'avaient pu voir, qui a forgé la qualité de l'écoute et de la circulation de la parole au sein du groupe.

Le travail d'écriture se proposait de transcrire l'effort de la description d'une part et de s'engager d'autre part, ou par extension, dans une écriture la plus personnelle ou sensible, ou créative qui soit pour tenter de sortir là aussi des habitus des discours, ceux sur l'art, qu'il s'agisse de la critique ou de la « médiation culturelle ».

L'une des difficultés majeures de ces ateliers aura été de voir le groupe du matin se scinder l'après-midi, entre ceux qui resteraient pour écrire et ceux, majoritaires, qui partiraient pour d'autres activités, les WATCH AND TALK. Cette

transformation du groupe modifiait considérablement la dynamique engagée collectivement dans les discussions - et ce d'autant plus que le groupe se réduisait des deux tiers et se vidait des artistes - et ne permettait pas véritablement de faire du moment de l'écriture le prolongement de la réflexion initiée par la parole.

Outre cette expérience de l'atelier dont je portais la responsabilité, ma place de spectatrice du festival m'a permis d'observer l'effort mené par ses organisateurs pour tenter d'inventer des modalités de rencontre entre les spectateurs, acquis et en devenir, et les œuvres - modalités dont fait partie l'atelier d'écriture comme le dispositif des WATCH AND TALK. Ce travail mérite d'être salué à plus d'un titre. Mais particulièrement parce que cette volonté d'invention au sein de l'organisation correspond à la nature même des formes artistiques présentées : des formes expérimentales. Cette adéquation ou communauté de pensée entre les artistes et des professionnels de la culture est rare. Elle donne pourtant tout son sens à l'art, si l'on s'accorde sur le fait que la valeur de celui-ci est d'irriguer nos modes de vie, autrement dit nos activités.

*Yvane Chapuis,  
jeudi 15 novembre 2012*